

IA : comment résister à l'uniformisation de nos pensées ?

par Jean-Marie Durand
Publié le 17 septembre 2023 à 11h36
Mis à jour le 17 septembre 2023 à 11h36



© Nicolas Economou / NurPhoto via AFP



À la mesure de la place prise par l'intelligence artificielle dans nos vies, de nombreux chercheurs - Anne Alombert, Éric Sadin, Nastasia Hadjadji, Olivier Tesquet... - se demandent comment résister à l'emprise des algorithmes pour défendre nos capacités intellectuelles et gestuelles ; des facultés que nous sommes prêts à abandonner sous l'effet de la tentation artificielle.



Jean-Marie Durand

Société

IA : comment résister à l'uniformisation de nos pensées ?

Elle nous obsède, nous fascine, nous inquiète, nous dévore, nous soule, mais il faut bien vivre avec elle, à défaut de comprendre ses secrets : l'intelligence artificielle générative a pénétré le langage courant et contaminé nos esprits paresseux. Aux discours alarmistes de ceux qui mettent en lumière les risques existentiels qu'elle fait subir à notre condition s'opposent ses prophètes illuminés et vénaux. Or, comme le suggère la chercheuse Anne Alombert dans son essai incisif, *De la bêtise artificielle* (Allia), ces deux positions alimentent finalement "une même course à l'innovation débridée et à la panique généralisée".

Il semble vain de se contenter d'accuser ou de condamner ces technologies : "cela reviendrait à les abandonner aux mains des plus puissants et à renoncer à nous les approprier collectivement". La vraie question que pose l'accélération sans précédent du rythme des innovations et des investissements dans l'intelligence artificielle générative est selon elle "de comprendre comment adopter les technologies dont nous dépendons pour qu'elles ne deviennent pas des poisons". L'urgence du moment invite donc moins à condamner le principe même de l'innovation que de résister à un modèle d'intelligence qui "vise à imiter et à remplacer les capacités humaines par des performances computationnelles", consacrant à terme l'avènement de la "bêtise généralisée".

Une uniformisation de la réflexion

Comment comprendre que la bêtise s'impose sous la couche d'une intelligence dont chacun-e, échangeant avec des agents conversationnels comme ChatGPT, mesure l'intérêt pratique ? Dépliant une série d'arguments pertinents, nourris de l'histoire des techniques et des sciences (de Gilbert Simondon à Bernard Stiegler, avec lequel elle a travaillé), l'autrice fait l'hypothèse qu'une telle langue artificielle finira par "se naturaliser". "À force de donner des ordres aux systèmes algorithmiques, nous ne penserons plus que sous forme de prompts, quand bien même il n'y aurait plus de machine pour les exécuter".

La bêtise surgit de cette incapacité à penser par soi-même, de cette uniformisation de la réflexion et de la langue, voire de la disparition de la relation à autrui. Certaines études soulignent déjà que les scientifiques qui s'appuient sur ChatGPT pour les assister dans la rédaction d'articles finissent par employer de manière plus fréquente les termes spécifiques au logiciel. "Nous finirons donc par écrire, parler et penser comme ChatGPT ! Ce sont moins les machines qui imitent les humains que les humains qui imitent les machines", avance la chercheuse. Cette dépossession est d'autant plus folle que l'on peut faire le pari que toute activité humaine, manuelle, sociale ou intellectuelle, ne pourra jamais être totalement automatisée, de par sa dimension "interprétative, contextuelle, inventive et incarnée".

Le danger se cache donc dans cette puissance conférée aux algorithmes. Loin de simuler une supposée intelligence humaine universelle, les systèmes algorithmiques “*reconfigurent les pratiques intellectuelles, tout comme les machines mécaniques avaient transformé les pratiques manuelles ou gestuelles*”. En habituant ainsi les individus à recevoir des réponses immédiates et adaptées, ils “*menacent de les rendre impatientes, autocrates, incapables d’appréhender un point de vue différent, d’attendre, d’écouter, de se laisser surprendre...*”. Dans son nouvel essai, *Le Désert de nous-mêmes, le tournant intellectuel et créatif de l’intelligence artificielle (L’Échappée)*, Éric Sadin analyse lui aussi cette rupture anthropologique pour en dénoncer les dangers et appeler à défendre sans concession l’exercice des facultés qui nous définissent encore. “*Faute de quoi, nous appartiendrons bientôt à une humanité absente à elle-même*”, estime le philosophe qui ne cesse depuis quinze ans d’affiner une critique constante des technologies numériques, comme le rappelle aussi un nouveau recueil de ses entretiens (*Penser à temps, faire face à l’emprise numérique, 2013-2025*, paru à L’Échappée).

Des collectifs de résistance au technofascisme

Ce qui fait défaut aujourd’hui, c’est surtout une pluralité effective de systèmes de recommandation, comme le réclamait la récente Charte de Paris publiée lors du sommet pour l’action sur l’IA et signée par une dizaine de pays soucieux de favoriser l’investissement dans le champ des recommandations collaboratives. “*Il serait temps que la puissance publique impose un pluralisme algorithmique aux entreprises hégémoniques, en les obligeant à proposer des algorithmes de recommandation diversifiés*”, estime Anne Alombert. Le nœud d’une “*intelligence artificielle d’intérêt général*” se situe à ce point précis : dans la concentration capitaliste, dans l’appropriation exclusive par des entreprises quasi-monopolistiques de ce marché, constituant une oligarchie algorithmique. La bêtise artificielle n’est pas une conséquence nécessaire des algorithmes. En réalité, “*la fable des machines spirituelles sert à hypnotiser les esprits pour masquer l’accélération industrielle, la guerre économique et les impérialismes technologiques qui se profilent à l’horizon de la contre-révolution numérique*”.

Dans la même lignée critique que celle d’Anne Alombert et d’Éric Sadin, Nastasia Hadjadji et Olivier Tesquet s’attaquent dans leur livre, *Apocalypse nerds, comment les technofascistes ont pris le pouvoir* (Divergences) à cette mouvance des “*Lumières sombres*” (“*Dark Enlightenment*”) théorisée par les figures du technofascisme américain, Curtis Yarvin et Nick Land. Officiellement obsédés par l’amélioration du genre humain, ces “*Apocalypse Nerds*” adhèrent à la théorie complotiste et raciste du grand remplacement. Précis dans leur description de cette nouvelle architecture cauchemardesque du pouvoir, les deux journalistes rappellent qu’il existe des collectifs de résistance au technofascisme (le collectif Hiatus, la Quadrature du Net...), et que comme le suggère aussi Éric Sadin, la philosophie de la technique a un rôle à jouer dans la construction d’un “*guide pratique de l’action mis entre les mains de tous*”, visant à conjurer l’ère de la suprématie du règne artificiel, de l’amputation de notre puissance de vie, de l’épuisement à bas bruit de notre intelligence active.

Anne Alombert, *De la bêtise artificielle*, Éditions Allia, 144 p., 8,50 €.

Nastasia Hadjadji et Olivier Tesquet, *Apocalypse nerds, comment les technofascistes ont pris le pouvoir*, Éditions Divergences, 200 p., 17 €.

Éric Sadin, *Le Désert de nous-mêmes, le tournant intellectuel et créatif de l’intelligence artificielle*, Éditions L’Échappée, 272 p., 19 € ; et *Penser à temps, faire face à l’emprise numérique, 2013-2025*, Éditions L’Échappée, 208 p., 11 €.